Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 18

Artikel: Les salles d'attente : (suite)
Autor: H.R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176592

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nant les mets chauds. Dans ces dernières, on n'apprête que le café, le thé et certains potages. Toutes les portions sont de dix centimes. On peut avoir un excellent et copieux déjeûner avec café au lait, potage, pain frais et beurre pour trente centimes. Le dîner, composé d'un bol de bouillon, d'un plat de viande, de pommes de terre et d'une tranche de délicieux plumpudding, coûte quarante-cinq centimes. Aujourd'hui, plus de 155,000 personnes par mois fréquentent régulièrement ces restaurants, parmi lesquels, non-seulement les ouvriers, mais une foule de personnes employées dans le commerce, et qui sont fort heureuses de pouvoir en profiter.

De pareils résultats sont dûs à un soin extrême dans l'organisation des détails. On a compris que, pour pouvoir faire bien et à bas prix, il fallait se borner à un petit nombre de mets, faciles à apprêter en grand, acheter toutes choses par fortes quantités et au comptant. Les employés sont bien rétribués. Il y a un directeur central qui fait les achats et surveille la marche générale; un caissier, un inspecteur chargé d'aller partout et de voir que tout se fasse bien et à temps, cuisson, service, etc., puis quelques employés à la comptabilité et au transport dans des fourgons du dépôt central aux succursales. Tous les autres services sont faits par des femmes au nombre de 120; chaque escouade dirigée par une matrone. Et tout ce monde est actif, heureux de sa position.

Le bénéfice pour les classes ouvrières ne se borne pas à obtenir à bon marché une nourriture saine, fortifiante et agréable; les locaux où ils les consomment ont sur eux une influence des plus heureuses. Les salles, quoique à des degrés différents, ont un ameublement de la plus grande simplicité, mais d'une propreté exquise, vrai luxe auquel s'ajoute une ventilation parfaite, une abondance d'air pur et chaud et de lumière. Aussi, les habitués sont-ils, sous l'attrait de ce confort inconnu jusqu'alors à bon nombre d'entre eux, gais, heureux, d'une tranquillité, d'un ordre et d'un décorum admirable. Il n'est pas permis de fumer, et aucune boisson énivrante n'est vendue dans l'établissement; mais, en revanche, les salles sont pourvues des meilleurs journaux. Chaque établissement a une salle pour les femmes. On a remarqué que cet ensemble donnait aux ouvriers le goût d'un modeste confort, le désir d'y atteindre et l'aversion des mauvais bouges où ils se réunissaient pour boire; jamais encore on n'avait eu une démonstration plus évidente de l'immense influence que peut exercer l'habitation sur les goûts et la moralité de l'homme.

L'expérience a vivement frappé le public. On est en train de la renouveler à Londres et à Manchester sur les mêmes bases qu'à Glascow, et la question de fournir des habitations agréables aux populations ouvrières en a reçu une vive impulsion.

Les salles d'attente.

(Suite.)

Dans la personne de ce Monsieur au ventre proéminent, au double surtout, à reluisante chaîne d'or avec des breloques si nombreuses et si bruyantes qu'elles imitent avec avantage le bruit que peut faire le collier d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à reconnaître un exemplaire de la collection des *petits grands hommes*. Voyez comme il jette autour de lui des regards superbes et presque irrités de ce que pas une des personnes ici présentes paraisse comprendre sa supériorité et le rang qu'il tient dans le monde; au contraire, un voyageur pressé vient d'effleurer son coude et ne lui a pas même fait d'excuses pour une si déplorable inadvertance! Soyez donc *propriétaire*, *conseiller communal*, *inspecteur* de n'importe quoi, *actionnaire* des chemins de fer et *tuteur* de plusieurs hoiries....

Heureusement, voilà quelqu'un qui le salue; c'est ça, il se redresse, il ouvre la bouche, il va parler. Il est inutile de s'avancer pour écouter ce qu'il va dire, on l'entendra dans toute la salle. Admirez un peu comme il prononce bien les mots ronflants, les mots avec des *r*. Administrrration fédérrrale, abrrrogation de la loi, etc., etc. Il devient ennuyeux; passons à d'autres.

---

les plus sages du monde. Vous parlez comme un ministre ou comme deux avocats. Je suis vraiment touché de la part que vous daignez prendre à mon malheur; mais permettez-moi de croire qu'il n'est pas aussi grand que vous le dites. J'honore infiniment M. Samuel Butterfly, et, sans le connaître personnellement, je fais d'avance trop de cas de sa sagesse pour croire qu'il me refusera l'indemnité qu'il me doit. S'il était assez mal conseillé pour le faire, j'ai trop de confiance dans les lois américaines et dans la justice du peuple pour désespérer de ma cause. Permettez-moi d'espérer, chère miss Cora, que je ne vous vois pas aujourd'hui pour la dernière fois, et que bientôt ma fortune rétablie et peut-être agrandie me rendra l'ineffable bonheur dont j'ai joui pendant cette soirée. Adieu. »

A ces mots, il sortit, se coucha, et dormit fort tranquillement pour un homme à qui l'on vient d'annoncer sa ruine. Le lendemain, décidé à partir et à connaître son sort le plus tôt possible, il alla prendre congé de son cousin Roquebrune. Celui-ci le reçut fort bien, écouta en riant aux éclats le récit de l'entrevue de la veille, et devint plus sérieux en apprenant le triste sort de la forêt du Scioto.

« Mon cher ami, lui dit-il, vous partez, c'est fort bien fait; mais je ne dois pas vous cacher que vous avez peu d'espoir de recouvrer votre bien. Je connais toutes les ressources de la procédure américaine. Quelle que soit l'issue de vos démarches, venez me voir à Montréal. Riche ou pauvre, vous trouverez en moi un ami, et peut-être, qui sait? Je pourrai vous être utile. »

Quelques instants après parut la belle Valentine de Roquebrune. Elle reçut fort bien Bussy. Son sourire, pareil au soleil qui dissipe les nuages, ramena dans le cœur de Bussy la plus charmante gaieté. Elle appuya gracieusement les offres de son frère. L'hospitalité est la vertu favorite des Canadiens. La visite de notre ami avait duré plus de deux heures sans qu'il s'en aperçût. Il sortit enfin et partit pour Scioto-Town. Le Canadien l'accompagna jusqu'à l'embarcadère. Au moment de quitter son nouvel ami :

(La suite prochainement.)

Voici venir un type qui n'est certes pas rare de nos jours, ce Monsieur qui s'avance prestement pour prendre la place que vient de quitter une dame tout de noir vêtue, ce Monsieur, dis-je, est un type parfait de *l'égoïsme*. Dans l'univers entier, il y a un être qui l'intéresse, c'est lui-même, tout le reste n'est rien, absolument rien. Pourvu qu'il soit heureux, que le cercle de ses satisfactions ne diminue pas, que son bien-être ne soit jamais compromis, tout est pour le mieux: il n'a jamais compris un dévouement quelconque ou une action généreuse qu'en se les expliquant de cette manière: ce sont, sans doute, dit-il, des accès de folie intermittente! Voyez comme il s'étale sans souci de gêner ses voisins, il regarde avec anxiété du côté de la porte, un grand motif d'inquiétude l'agite:... s'il allait manquer une place de coin et du bon côté encore... S'il n'y avait ici-bas que des gens de cette espèce, le monde finirait bientôt, et c'est ma foi ce qu'il aurait de mieux à faire.

Bon, voici la dame noire qui revient pour prendre sa place, elle pourra l'attendre longtemps, car on ne paraît pas décidé à la lui restituer. Elle pince ses lèvres déjà très minces, murmure quelques mots et finit par se résigner à attendre debout... Hé, Madame, si vous n'aviez pas mis tant d'empressement à aller annoncer une mauvaise nouvelle à celle de vos connaissances que vous veniez d'apercevoir, vous l'auriez encore votre place. Du reste, félicitez-vous, la personne à qui vous venez de causer est chagrinée plusieurs heures plus vite qu'elle ne l'aurait été sans votre aimable attention.

Ce vigoureux amateur qui soulève d'un doigt la valise du commis-voyageur son voisin est, comme vous le voyez, un homme très-fort; il le sait, en est radieux, et tire toute sa gloire de ses qualités de porte-faix. Bon enfant au fond, mais assommant, jeu de mot à part; il ne peut causer avec vous cinq minutes sans vous exhiber ses bras ou ses poignets. Il a toujours en réserve pour ses amis des petites surprises charmantes; il s'approchera doucement et les frappera dans le dos du plat de sa large main et leur demandera spirituellement s'ils ont senti quelque chose, ou bien il les pincera sous prétexte de tâter l'étoffe de leurs habits. Malgré ses *manies*, je souffrirais moins encore de sa compagnie que de celle du *gandin* qui nous lorgne dans cet instant en frisant les quelques poils de sa moustache rassemblés à grand renfort de *pommade hongroise*. Ce type délicieux de lion de province se retrouve parfaitement rendu par ce petit Monsieur; il jouit du reste d'une certaine réputation parmi *les beaux et les flâneurs*, et passe pour avoir le plus beau *coup de fourchette* de la ville.

(*A suivre.*) H. R.

Henri Florian Calame.

Il est de ces hommes précieux et rares dont la carrière vertueuse et modeste s'écoule sans beaucoup de bruit et dont on ne reconnaît les véritables mérites que lorsque la mort nous les a enlevés. M. Calame, qui vient de succomber à une courte maladie, était un de ceux-là. Cette perte sera vivement sentie dans le canton de Neuchâtel et dans la Suisse entière. Né au Locle en 1807, M. Calame se fit remarquer de bonne heure par ses capacités supérieures. A 22 ans à peine, il avait terminé ses études de droit et prit dès ce moment un rang distingué parmi les jurisconsultes, en donnant à Neuchâtel, en 1829, un cours de droit tellement remarquable que, pendant 25 ans, ce travail inédit, mais dont il existait un grand nombre d'exemplaires manuscrits, servit de règle pour les tribunaux neuchâtelois.

M. Calame, âgé de 24 ans, fut nommé secrétaire d'Etat, puis conseiller d'Etat quelques années plus tard. Dès 1838 à 1848, il fut appelé à représenter son canton à la Diète fédérale, où il sut se concilier l'affection et le respect de la plupart des députés suisses.

La révolution de 1848 renversa le gouvernement dont M. Calame faisait partie depuis 17 ans. Malgré ce changement de système, il ne se retira point de la vie active, mais continua à se rendre utile à son pays. Ses concitoyens l'appelèrent bientôt à occuper au Grand Conseil un siége qu'il y a conservé jusqu'à sa mort.

A cette même époque, il perdit la compagne chérie à laquelle il avait associé sa destinée. Laissons-le lui-même nous peindre cette douleur:

Mon Dieu! ta main me fut sévère,
Sous ses coups j'ai beaucoup pleuré;
Mais alors même un cœur de père
Se penchait sur mon cœur navré.
Et maintenant que mon oreille
Au loin dans ce vent qui s'éveille
Distingue un signal de départ,
Mon âme a compris et je loue:
Chaque lien qui se dénoue,
Il fallait le rompre plus tard.
. . . . . .
Non, non, le cœur ne se repose
Que s'il trouve un cœur pour soutien:
Aimer, aimer est quelque chose,
Tout le reste, ô mon Dieu, n'est rien!
Oh, de tout ce qui fut ma vie,
De tant d'objets que l'on envie
Que regretterais-je ici bas,
Si ma mère avec sa tendresse,
Mes sœurs que sur mon sein je presse,
Mes frères ne survivaient pas?....

Ces deux strophes sont tirées de ses *Méditations poétiques* publiées en 1852. Ce petit volume renferme des pages remarquables où, dans une poésie élevée, se reflètent les qualités de son cœur excellent et les pieuses aspirations de son âme.

Depuis quelques années, M. Calame rédigeait la *Chronique suisse* de la *Bibliothèque universelle* de Genève, et depuis 15 ans il était le seul rédacteur du *Neuchâtelois*. Ses travaux comme publiciste avaient une réputation justement méritée. Son principal ouvrage, *le Droit privé, d'après la coutume neuchâte-*